

# La boucle (histoire vraie)

Autor(en): **Châtel, Martine**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse**

Band (Jahr): **9 (1979)**

Heft 7-8

PDF erstellt am: **05.08.2024**

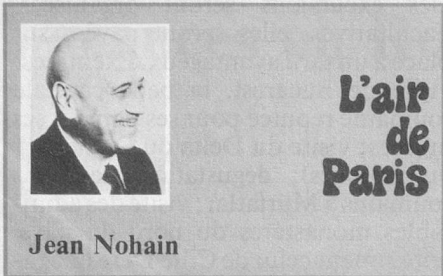
Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-830036>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



## La dame de cœur

C'est aux **ainées** que je pense aujourd'hui avec amitié et reconnaissance... Ces chères **ainées** qui se sont dévouées toute leur vie pour rendre plus heureuse, plus agréable, plus souriante l'existence des **ainés** qu'elles aimaient.

Beaucoup d'entre elles, hélas! sont aujourd'hui dans la solitude et, pour celles qui se distraient de temps en temps à faire une «réussite» avec un jeu de cartes, j'avais écrit, quand j'ai eu cinquante ans, le petit poème que je leur dédie aujourd'hui sur les «quatre dames du jeu»... Comme elles m'avaient frappé alors, la dame de pique, la dame de carreau, la dame de trèfle et la dame de cœur — toutes si belles... mais si différentes:

*J'ai trouvé, dans mon jeu, certaines  
Dames de pique — un peu hautaines  
Rigides dans leurs habits noirs  
Et qui m'ont longuement parlé de leur  
«devoir»,  
Graves comme ces écolières  
Qui sont toujours «dans les premières»  
Et rêvent en secret d'école buissonnière...*

*J'ai trouvé dans mon jeu les dames de carreau  
Charmantes, mais un peu volages,  
Qui passent en faisant leur petit numéro,  
Toujours sur le départ, ou toujours en voyage,  
Prêtes à nous laisser, soudain, sur le carreau  
Avec nos armes et bagages...*

*Que de dames de trèfle, aussi,  
Et qui n'ont pas d'autre souci  
Que l'argent, les bijoux, leur confort,  
leur voiture,  
Leur parfum, leur banquier, leurs chapeaux, leurs onguents,  
Et gentiment — du bout des gants —  
Ruinent tous les messieurs avec désinvolture.*

*Et dans ce grand poker où nous voyons mêlés  
Les as, les dix, les deux, les rois et les valets,  
Les rouges et les noirs, les menteurs, les artistes,  
Les miteux, les prudents, les jobards, les truqueurs,  
Que la partie eût été triste  
Sans vous pour nous aimer, chères dames de cœur!...*

Le choix est fait, bien sûr. Avec quelle affection émue je souhaite que, le temps venu, toutes les aînées que je connais aient abandonné les traits si précaires de la dame de carreau, et de ses zigzags et de ses voyages, les futilités de la dame de trèfle, et la pruderie altière et méprisante de la dame de pique. Vous savez bien, chères aînées, que nous ouvrirons toujours nos bras, avec gratitude, à la grâce et au charme éternel de la dame de cœur...

J. N.

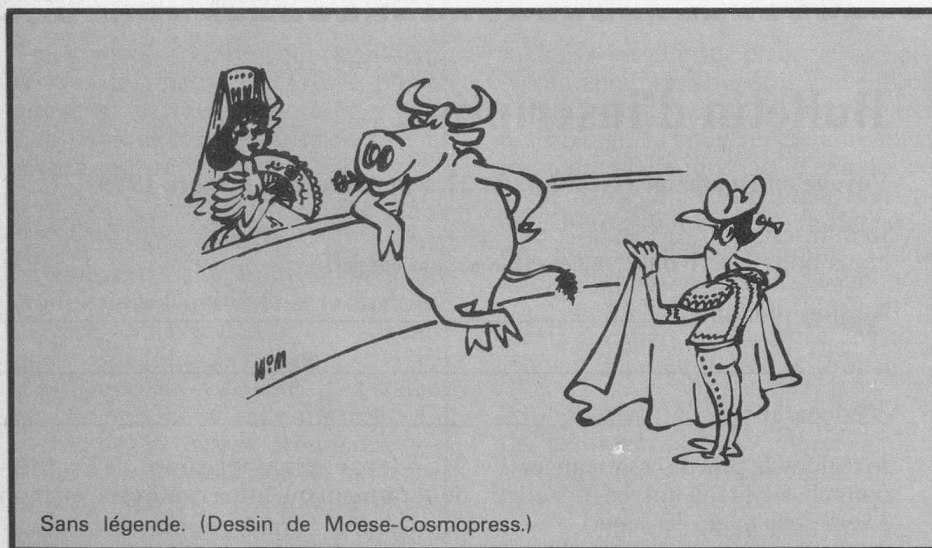
# La boucle

(histoire vraie)

Par Martine Châtel

Elles vivent ensemble depuis bientôt cinquante ans. La jeune a quatre-vingt-trois ans. La moins jeune, nonante-deux. Elles disent en riant qu'elles illustrent la parabole de l'aveugle et du paralytique. En effet, l'une a été opérée des yeux et n'y voit guère. L'autre a une arthrose de la hanche et se déplace à peine. La jeune, c'est Louise. L'ainée, ma tante Eugénie. Leurs moyens financiers sont restreints: elles appartiennent à cette catégorie de vieilles demoiselles sans fortune et sans profession qui subsistent on ne sait comment depuis des décennies. Elles-mêmes ne sont pas très au clair sur leurs revenus. La jeune est pessimiste: «Nous n'aurons bientôt plus de quoi.» Mais l'autre, confiante, à tort ou à raison, se rebiffe: «Mais si, voyons, nous sommes au large...» On ne saura jamais laquelle a raison. Toujours est-il qu'en ce moment elles «s'offrent» quinze jours de vacances dans une sorte de pension clinique assez chère. Mais Louise en a grand besoin pour se reposer. Les soins passionnés qu'elle prodigue à son amie, son caractère inquiet qui transforme chaque geste de la vie quotidienne en affaire d'Etat, qui lui fait prévoir mille catastrophes, la rongent et la minent. Elle a une maladie de cœur depuis de nombreuses années. Mais, comme elle le dit, «elle ne peut pas se permettre un infarctus». En effet, que ferait Eugénie si Louise disparaissait la première? C'est pire qu'impensable, c'est tout bonnement impossible.

Bien sûr, Eugénie aussi, aime Louise. Mais moins. Elle se laisse surtout aimer, choyer et dominer. On lui voit parfois de petits sourires un peu excédés. Elle lève les yeux au ciel, hausse une épaule, et chuchote en aparté théâtral parfaitement audible: «Que veux-tu, elle est comme ça, il faut bien que je fasse ce qu'elle veut. Elle est toujours inquiète pour moi. Elle a peur que je tombe. Elle a peur que je



Sans légende. (Dessin de Moese-Cosmopress.)

prenne froid. Elle a peur de tout, pour moi.» Je lui réponds qu'elle a bien de la chance qu'on se préoccupe d'elle ainsi. Elle me dit que oui, bien entendu, qu'elle a de la chance, mais elle n'a pas l'air très convaincu. Et elle ajoute: «Vois-tu, j'en ai un peu assez maintenant de tous ces soins. Tous ces remèdes m'ennuient. J'ai bien envie de ne plus les prendre...»

Louise a tout entendu. «Ah, il ne manquerait plus que ça! s'exclame-t-elle, tu vois comme elle est!» Elle dit cela avec une certaine fierté mais la douce audace de son amie l'affole: les remèdes, c'est sacré. Elle consulte son cahier. Tous les médicaments y sont inscrits, avec les heures auxquelles ils doivent être administrés ainsi que les prises de température et autres notations d'ordre physiologique: occasionnelles quintes de toux, éternuements éventuels et processus d'élimination...

Naturellement, le personnel de la clinique déteste Louise. Elle se mêle de tout, vérifie tout, prend tout en mains. Ainsi, elle a absolument interdit qu'un infirmier («tu te rends compte, un jeune homme...») fasse, comme au premier jour, la toilette de tante Eugénie. Cette dernière, en revanche, aime à raconter qu'il l'a «lavée de la tête aux pieds». Elle trouve la chose cocasse, bien qu'osée. Elle en rit sous cape et Louise la regarde avec désapprobation.

Loupe à la main, Louise scrute le cahier. Justement, c'est l'heure de prendre un des nombreux remèdes. Elle compte les gouttes à voix haute pour ne pas se tromper, pour qu'on ne la dérange pas, comme le font les tricoteuses qui comptent leurs mailles au moment de l'augmentation ou de la diminution.

Tante Eugénie ouvre le bec en vieil enfant docile. Elle avale consciencieusement le verre d'eau qui contient les gouttes magiques. Elle n'a pas la moindre idée de ce qu'elles sont. Peu importe. Elle a confiance. Et puis, si ça peut faire plaisir à Louise, pourquoi pas? Maintenant, c'est l'heure de la température. Hier, on l'a prise à cinq heures. Aujourd'hui il est presque six heures. Est-ce que cela faussera les résultats? Je rassure Louise qui secoue vigoureusement le thermomètre puis l'enfonce sous le bras gauche de tante Eugénie tout en lui faisant croiser le bras droit sur le gauche pour maintenir l'instrument en place.

Eugénie ne sait pas très bien ce qu'on lui veut. Elle ne se rappelle jamais, d'un jour à l'autre, comment faire le geste rituel. Louise s'énerve: «Mais comme d'habitude, voyons!» — «Oui, oui...», dit Eugénie en décroisant les

bras. On remet le bras droit désobéissant en place. On revérifie la position du thermomètre.

Enfin, on le retire. On l'a laissé douze minutes, pour faire bon poids. C'est moi qui regarde: 37.2, non, 37.1. Je fais remarquer qu'elle n'a donc aucune fièvre malgré la crise de toux qui, d'après le cahier, avait eu lieu entre onze heures et quart et onze heures et demie.

Mais Louise m'explique que «pour Eugénie c'est beaucoup plus que pour quelqu'un d'autre». Hier, elle n'avait que 37. Elle ne va donc pas mieux. Au contraire. Son pessimisme s'en réjouirait presque. Mais sa tendresse s'en inquiète. Elle note la température dans son cahier: «18 heures 15: entre 37.1 et 37.2».

Eugénie est exténuée par la séance du thermomètre. La tête sur l'oreiller, elle ferme les yeux, sa bouche s'entrouvre, la lèvre inférieure se rentre. Son visage pâle est tout rétréci, transparent. Elle a l'air morte. J'espère que Louise ne va pas la voir telle que je la vois, en future morte.

Maintenant, il faut lui retaper un peu son lit avant qu'on monte le plateau du dîner. Nous mesurons le drap et la couverture qui pendent de chaque côté du lit. Louise me donne quelques centimètres de plus pour que les deux côtés soient bien égaux, puis s'aperçoit qu'elle a été trop généreuse: il faut que je lui cède à mon tour quelques centimètres. On décide de ne border que du côté du mur pour qu'Eugénie puisse sortir du lit plus facilement lorsqu'elle devra se lever. Je commets l'erreur de demander à Louise si elle ne craint pas, qu'ainsi, de l'air pénètre dans le lit et que ma tante prenne froid. Elle n'y avait pas pensé. Voilà un nouveau sujet d'angoisse. On va en border au moins une partie. (Jusqu'ici. Non, jusque là...) Puis je fais une autre bêtise. Je laisse tomber le châle d'Eugénie. Louise se précipite. Il va falloir bien l'aérer, ou même le laver, car il a «touché» la descente de lit. (Lorsque Eugénie sort de son lit, il lui est défendu de poser les pieds sur la carpe. Il faut mettre directement les pieds dans les pantoufles. C'est une question d'hygiène. Quand on n'est pas chez soi, on ne fait jamais assez attention.)

Mais voici que Louise découvre tout d'un coup un petit coin humide sur le drap. Je l'avais déjà vue, cette tache, mais j'avais eu le fol espoir que Louise ne l'apercevrait pas. (Eugénie a dû tout simplement renverser quelques gouttes d'eau en prenant son médicament.) On remplit immédiatement une bouillotte d'eau chaude pour la placer sur le petit rond mouillé qui a la grosseur

d'une noix. Eugénie se plaint que ça la brûle et repousse la bouillotte. «Ah bon, très bien, tu veux donc prendre une bonne bronchite dans ton drap trempé?», demande Louise avec sarcasme. «Mais non, mais non...», dit Eugénie. Elle s'efforce de rendre sa voix apaisante. Et puis, craignant de n'avoir pas bien compris la question, d'avoir mal répondu, elle ajoute: «Mais oui, chérie, ne t'inquiète pas...»

Eugénie est fatiguée, très fatiguée. Elle nous suit des yeux pendant que nous parlons. Elle n'entend pas ce que nous disons. Elle nous suit du regard, comme un vieux chien qui essaie de savoir ce qui se passe.

Malgré sa fatigue, elle réclame qu'on la coiffe un peu avant le dîner. Une petite queue en tire-bouchon termine sa maigre tresse. Elle me dit: «Regarde ma boucle. Louise me complimente toujours sur ma boucle quand elle refait mon chignon...» Tout en peignant la vieille dame, je regarde la pitoyable virgule grise au bout de la natte de cheveux devenus rares. Et je me dis que cette mince virgule, ce malheureux tire-bouchon, ça s'appelle «boucle» dans le langage de l'amour.

M. C.

